

Zeitschrift: L'émulation jurassienne : revue mensuelle littéraire et scientifique
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 1 (1876)
Heft: 2

Artikel: Les hommes de l'évêché de Bâle à la bataille de Morat
Autor: Quiquerez, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-549634>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES HOMMES DE L'ÉVÊCHÉ DE BALE

à la bataille de Morat

Au moment où la Suisse se prépare à célébrer le jubilé de la bataille de Morat, il peut être intéressant de connaître quelques détails sur la part que l'Evêché de Bâle a prise à la lutte des Confédérés contre le duc de Bourgogne. Nous avons déjà raconté dans l'histoire de Porrentruy et ailleurs, comment les bourgeois de cette ville s'étaient empressés de marcher au secours des Suisses, mais d'autres Jurassiens ont encore joué un rôle important dans cette guerre et l'évêque de Bâle, en particulier, n'y resta pas étranger. C'était alors Jean de Venningen, d'origine souabe, que diverses circonstances attachaient à l'empire d'Allemagne, alors administré par Frédéric, prince issu de la maison d'Autriche. Cet empire était menacé par les Turcs, Frédéric convoqua une diète à Ratisbonne, en 1471, à laquelle assistèrent tous les souverains, les princes et les grands seigneurs, laïques ou ecclésiastiques, ayant des relations avec l'empire. C'est à ce titre que s'y présenta l'évêque de Bâle, dont la beauté corporelle et les talents furent remarqués et lui valurent l'honneur d'être choisi pour porter la bannière de la croisade qu'on proposait contre les Turcs. Mais cette diète fit plus de bruit que d'effet. L'arrivée des grands seigneurs et des prélats fit composer une chanson par les garçons de la liberté dans laquelle on trouve le couplet :

Voici venir les grands seigneurs,
Spectateurs, mangeurs et buveurs ;
Ils enrichissent gars et garces,
La liberté se plait aux farces.

Hist. de la Conféd. suisse, VIII, 201.

On prit toutefois de nombreuses délibérations dont l'une fixa le contingent de chaque Etat lié à l'empire.

La Suisse fut taxée à 1000 fantassins et 100 cavaliers, dont l'évêque de Bâle devait donner 10 des premiers et 3 des seconds, le comte de Thierstein 2 et 1, la ville de Bâle 30 et 15.

Un auteur dit que l'empereur prit beaucoup de résolutions mais que Frédéric fut hors d'état de les exécuter.

Cette diète infructueuse avait mis l'évêque de Bâle en relation avec le chef de l'empire qui, sur son invitation, arriva à Bâle, au commencement de septembre 1473. Alors, selon l'usage, on lui présenta une coupe en vermeil contenant mille florins d'or; on lui remit cent sacs d'avoine et quinze tonneaux de vin. Ce n'était pas trop pour la suite de ce prince qui était de 600 cavaliers, parmi lesquels on remarqua l'évêque d'Eichstedt, qui aimait à s'égayer avec les dames communes et qui voyageait avec une suite de 7 pages et d'un écuyer (1).

A cette occasion, Pierre de Hagenbach, bailli d'Alsace pour le duc de Bourgogne, qui avait reçu cette province en gage d'une grosse somme prêtée à l'Autriche, se présenta aussi à Bâle où, par son arrogance, il mécontenta la noblesse autrichienne, ainsi que la députation suisse qui se trouvait dans cette ville. Sa conduite d'alors et celle subséquente rapprocha l'Autriche de la Suisse et un des premiers pas fut fait par l'évêque de Bâle pour amener une alliance entre ces deux anciens ennemis. Elle eut pour premier résultat le rachat de l'Alsace, le soulèvement de cette province contre Hagenbach, son arrestation et sa condamnation à mort par les nouveaux alliés, 9 mai 1474. Le second résultat fut la déclaration de guerre de la Suisse au duc de Bourgogne.

L'évêque de Bâle qui avait poussé au soulèvement de l'Alsace, se trouva à son tour fort compromis. Ses Etats, enclavés entre les terres des deux ennemis, ne pouvaient échapper au conflit. Jean de Venningen avait trop ouvertement pris le parti de l'Autriche et des Suisses, pour tenter de conserver une neutralité que seul, il n'aurait pu faire respecter. Aussi les Bourguignons, pour venger la mort de Pierre de Hagenbach, traversèrent les Etats de l'évêque, menacèrent Porrentruy, pillèrent et incendièrent plusieurs villages, lorsque, sous la conduite d'Etienne de Hagenbach, ils allèrent dévaster la haute Alsace et y commettre des atrocités dont le souvenir n'est pas encore effacé.

Nous avons raconté dans l'histoire de Porrentruy la part que cette ville prit aux expéditions des Confédérés dans la Franche-Comté, à Blâmont, Héricourt et autres lieux.

Lorsqu'ensuite le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, marcha contre la Suisse, l'évêque de Bâle envoya ses milices à Grandson, sous la conduite de Hermann d'Eptingen, un de ses vassaux, dont nous aurons à parler encore.

(1) Le pape Sixte IV, donnait des dispenses pour un vice que Saint-Paul reprochait si durement aux Romains. Hist. de la Conféd. suisse VIII, 189, année 1489.

Il commandait en même temps les cavaliers de l'Autriche et il emmena en passant 51 Delémontains et des Prévôtois.

Selon Tschudi, le contingent de Bâle fut de 1200 hommes, dont 400 de l'Evêché. Eptingen arriva au moment où il fallut poursuivre les Bourguignons et il s'acquitta vaillamment de cette besogne (Fréd. de Gingins, 504). Dans le contingent officiel de l'évêque, on ne doit pas comprendre plusieurs volontaires, ni les hommes de la seigneurie d'Erguel qui marchaient sous la bannière de Bienne, ni ceux de la montagne de Diesse, faisant partie de la bannière de la Neuveville.

La défaite des Bourguignons à Grandson, le 3 mars 1476, ne mit pas fin à la guerre. Le duc rentra bien dans ses Etats et les Confédérés dans leurs cantons, mais Charles tenait à venger l'affront qu'il avait reçu. Il en voulait surtout à Berne où ses partisans n'avaient pu contrebalancer l'influence du parti français qui excitait les Suisses contre le duc.

Trois mois après la bataille de Grandson, en juin, Charles s'avança à travers le pays de Vaud dépendant de la Savoie, son alliée, pour s'emparer de Morat qui avait demandé la protection des Confédérés. Adrien de Bubenberg y avait été envoyé avec quelques cents Bernois et quelques Fribourgeois. Charles vint mettre le siège devant cette petite ville avec une armée de vingt-trois mille hommes, prenant solde, non compris les artilleurs et huit à douze mille savoyards sous les ordres du comte de Romont, mais formant un corps à part.

Les Neuvevillois et leurs voisins se distinguèrent alors pour repousser les attaques du comte qui s'était avancé vers eux. Les Biennois, en nombre de 400, furent adjoints aux Soleurois pour couvrir Aarberg et tenir les Savoyards en échec à l'Orient de Morat, tandis que les Bourguignons attaquaient la place à l'Ouest.

Berne grandement menacée pressa les Confédérés de lui envoyer leurs hommes. Les cantons forestiers, nonobstant quelque jalouxie contre Berne, accoururent tantôt, bravant un temps orageux et des pluies diluviennes.

Le 22 juin, l'armée des Confédérés se trouva réunie, elle se composait de 11,000 piques, de 10,000 hallebardes, d'autant d'arquebuses et de 4,000 cavaliers, en tout 35,000 hommes, nombre égal à celui des Bourguignons.

Hermann d'Eplingen, commandait de nouveau le contingent de l'évêque de Bâle et de la cavalerie alsacienne.

Oswald, comte de Thierstein, comte du palais de l'évêque, était à la tête de la cavalerie autrichienne. René, duc de Lorraine, jeune prince âgé de 25 ans, que le duc de Bourgogne avait dépouillé de ses Etats, arriva avec quelques troupes.

La pluie battante qui durait depuis plusieurs jours retarda le combat

jusque vers midi que le soleil apparut comme un présage de victoire pour les Confédérés. Pendant cet intervalle, les Vieux Seigneurs, fidèles aux usages de la noblesse, voulurent créer des chevaliers pour stimuler l'ardeur de la jeunesse. Le comte de Thierstein en fit 150 pour sa part et il eut l'honneur de donner l'accolade au duc René.

Nous n'avons pas à raconter cette bataille dans laquelle périrent plus de 15000 Bourguignons. L'action avait été meurtrière, la poursuite fut cruelle, on n'épargna personne que les femmes bien trop nombreuses dans le camp de Charles. Le butin fut moins riche qu'à Grandson et cependant les Biennois eurent 18 bannières et de nombreux canons. La Neuveville ramena plusieurs pièces dont nous avons donné les descriptions dans une de nos publications. (Société juras. d'émulation. 1854). Cette artillerie conquise à Grandson et à Morat par les Neuvevillois figurera de nouveau au juhilé qu'on prépare. Les Delémontains rapportèrent des épées à deux mains, des halberdes, des arquebuses à mèche, que nous avons encore vues en partie, mais qui ont ensuite été dispersés. Nous avons acquis à Avanches deux arquebuses bourguignonnes et nous conservons une de celles que les Delémontains usagèrent à Morat, avec plusieurs épées de la même époque. L'évêque de Bâle se disputa avec les bourgeois de Porrentruy pour le partage du butin, et cependant c'étaient bien ces bourgeois qui l'avaient conquises.

A peine le partage fut-il réglé dans une diète tenue à Fribourg et où se trouva Jean de Venningen, que celui-ci vit ses Etats menacés de nouveau par les Bourguignons.

En décembre, le duc de Lorraine revint en Suisse pour demander des troupes aux confédérés, à l'effet de dégager Nancy assiégié par le duc de Bourgogne. La diète lui accorda 6,000 hommes, mais l'enthousiasme populaire lui en donna 8,000. Il avait apporté de l'argent pour les solder, mais arrivé à Bâle, il manqua de fonds et il dut emprunter une assez forte somme sous le cautionnement du comte de Thierstein qui engagea deux de ses châteaux, Augenstein et Pfeffingen, déjà grévés d'hypothèques, en sorte qu'il fallut encore donner ses deux fils en otages.

Ce comte, tombé en disgrâce près de l'archiduc d'Autriche, avait offert ses services au duc René et il lui fut d'un puissant secours. L'armée se concentra à Blotzheim et en partit le jour de Noël, au nombre de 15,000 hommes.

Charles le Téméraire en avait moins devant Nancy. Le froid était excessif ; des vedettes eurent les pieds et les mains gélés ; quelques cents hommes moururent de froid.

A l'approche de René, le comte Calabrois, Campobasso, dans lequel Char-

les mettait toute confiance, l'abandonna avec ses Italiens et passa aux Lorrains ; mais les Suisses indignés refusèrent de combattre avec des traîtres.

Oswald de Thierstein commandait la cavalerie de René, 2000 hommes d'armes. Son successeur au bailliage d'Alsace, le grand Guillaume de Rappolstein, un vassal de l'évêque de Bâle, était à la tête de la cavalerie alsacienne, et Hermann d'Eptingen conduisait l'infanterie rhénane et lorraine. Nous n'avons pas trouvé les noms d'autres sujets de l'évêque de Bâle, mais il devait y en avoir un bon nombre.

La bataille se livra le 5 janvier 1477. Charles la perdit avec 7 à 8 mille hommes et lui-même disparut dans la mêlée. Lors même que le lendemain on crut reconnaître son cadavre nu, glacé et déjà entamé par les loups et les chiens, on douta de sa mort pendant plusieurs années. Le peuple ne pouvait croire que le vaillant duc fut mort. Il y a dans le cœur humain tant de sympathie pour la grandeur primitive de l'homme, quoique déchue, que les croyances populaires se plaisent à reculer les bornes de la vie humaine. Il en avait été ainsi de l'empereur Frédéric Barberousse et l'on a vu ce fait se reproduire pour Napoléon I^e.

Après ce récit sommaire, nous croyons intéressant de rapporter encore quelques détails sur Herman d'Eptingen et Oswald, comte de Thierstein, qui figurèrent si honorablement à Morat et à Nancy, combattant avec les Suisses, eux qu'on avait vus, pendant de longues années, parmi leurs plus acharnés adversaires.

Hermann d'Eptingen appartenait à une ancienne famille qui prenait son nom d'un château dans la vallée de Liestal. Elle possédait de nombreux domaines et fiefs de l'Eglise de Bâle. Hermann habitait le château de Blockmont, sur le Blauenberg, dans une position culminante, près d'un ancien camp romain, auquel il avait servi de vigie. C'était un fief de l'Evêché de Bâle tenu par l'Autriche et sous-inféodé à cette branche des Eptingen.

Dévoué à l'Autriche, cette vieille ennemie des Suisses, Herman avait pris part à toutes les querelles de ces deux adversaires. Il avait figuré dans la surprise et le pillage de Rhinfeld, opéré, en pleine paix, par deux chevaliers aventureux, on devrait dire brigands, Thomas de Falckenstein et Jean de Réckberg. Lorsque les Bâlois se mirent en devoir de les punir, Hermann les nargua en leur envoyant une lettre de défi attachée au collier de son chien appelé Dauphin, en souvenir de l'expédition récente des Armagnacs aux portes de Bâle, sous la conduite du Dauphin, ensuite Louis XI. Ajoutant l'action à la menace, Eptingen alla commettre des pillages jusqu'aux portes de Bâle et conduisit le fruit de ses rapines dans son château de Blockmont.

Ces insolences ne pouvaient rester impunies. Un mois après le sac de

Rheinfeld, les Bâlois avaient déjà incendié le château d'un des pillards. Les ouvriers des tribus de Bâle, irrités des agressions d'Eptingen, allèrent demander la bannière de la ville pour marcher contre Blokmont ; mais on la leur refusa, parce qu'on ne les crut pas capables de mener à bien cette entreprise. Ils ne se rebutèrent pas, et le même jour, dimanche après la St-Georges, ils ne laissèrent pas que de se mettre en route avec d'autres bourgeois de Bâle. Non obstant la distance de plus de 6 lieues et les mauvais chemins, ils attaquèrent dès le soir même la forteresse, et forcèrent les premières portes, pénétrèrent dans la cour où se trouvaient les écuries, d'où ils enlevèrent 12 vigoureux roussins, puis ils incendièrent les granges sous les murs mêmes du château.

Le départ de ces avantureux bourgeois fit réfléchir le conseil de Bâle. Il demanda du secours à Berne et à Soleure, et, dès le lundi matin, il envoya la bannière bien escortée vers le Blockmont : Berne expédia de suite son contingent. Soleure leva 400 hommes qui prenant leur chemin par la vallée de Delémont, n'arrivèrent pas assez tôt.

Bientôt le canon tonna contre la forteresse. On somma Hermann de se rendre, en lui montrant un trousseau de clefs ; mais le chevalier comptait sur l'épaisseur des murs de son château et plus encore sur les secours de l'Autriche. Elle assembla en effet quelques troupes dans le Brisgau, mais les Bâlois ne leur donnèrent pas le temps d'arriver. Ils pressèrent d'autant plus la forteresse. Celle-ci repoussa leurs attaques, leur tua quelques hommes et en blessa un plus grand nombre. On chargea les cadavres et les blessés sur des chars qu'on envoya à Bâle. L'arrivée de ce convoi sanglant excita une grande rumeur dans la ville ; les femmes poussèrent des cris lamentables ; on blâma cette entreprise périlleuse, tandis que les jeunes gens courageux coururent aux armes et arrivèrent encore la nuit au Blockmont.

Avec ce secours et celui des Bernois, on poussa plus avant les approches de la place. Vainement des députés de Strasbourg et du margrave de Bâden essayèrent de faire un arrangement avec les Bâlois, ceux-ci voulurent à tout prix s'emparer de la place. La mine et le canon ruinèrent toutes les défenses qui protégeaient la porte. On tua quelques hommes du sire et on en prit deux qui furent aussitôt pendus dans le camp.

Le dernier jour d'avril, la mine fut poussée jusque sous la dernière porte qui fermait l'habitation et Hermann, comprenant que toute résistance était

désormais inutile, descendit lui-même pour ouvrir cette porte, en demandant qu'on accordât la vie aux défenseurs de la forteresse.

Aussitôt les assiégeants se précipitèrent dans la place et la livrèrent au pillage. Elle était bien pourvue d'armes, de vivres et surtout de vin. Mais lorsque chacun en eut bu à son saoul, on se trouva dans l'embarras pour transporter ce qu'il en restait, ensorte que les chefs firent crier dans le camp au son de la cloche, que ceux qui voulaient encore du vin pouvaient aller en chercher à discrétion.

Le pillage, commencé le soir, dura jusque vers deux heures du matin. Alors on amena le chevalier d'Eptingen, pris dans son manoir, et l'on mit le feu au château. A cette vue il s'écria : « Ah ! Seigneur, pourquoi m'avez-vous fait naître ! » C'était en effet un triste spectacle pour le chevalier, mais il n'était pas au bout de ses souffrances. Quand le jour parut, le 1^{er} mai 1449, on le lia entre deux soldats et on le conduisit vers Bâle avec 13 de ses gens également chargés de fers, et, afin que rien ne manqua à son humiliation, on menait aussi enchaîné son chien Dauphin, l'insolent messager qui avait défié Bâle. Eptingen fut enfermé dans la tour de la porte St-Paul, d'où il pouvait encore voir fumer sa forteresse. Les Bâlois en renversèrent alors les murs et depuis lors elle n'est plus sortie de ses ruines. Défendue par 20 hommes, elle avait tenu tête à mille pendant plusieurs jours.

Cette expédition fit cependant hâter la conclusion de la paix avec l'Autriche, mais Eptingen ne recouvra sa liberté qu'après cinq semaines d'une dure captivité.

Sa haine pour les Suisses et les villes libres n'en diminua pas ; mais, fidèle à ses devoirs envers l'Autriche qui lui confia le gouvernement de ses Etats d'Alsace, il s'employa loyalement à la seconder dans les secours que cette puissance donna à la Suisse dans la guerre de Bourgogne, et sa conduite à Grandson, à Morat, à Nancy prouva que, pour une défense commune, il savait oublier les injures.

Les comtes de Thierstein paraissent avoir une origine commune avec ceux de Frobourg et de Homberg. Leurs châteaux originaires, dans le Frickthal, étaient tous rapprochés l'un de l'autre. Tous les trois, ils tinrent de grands domaines en fief de l'Eglise de Bâle. Vers le 12^e siècle, les Thierstein bâtirent un château à l'extrémité orientale de la vallée de Laufon et lui donnèrent le nom de nouveau Thierstein. Au siècle suivant, leur famille se divisa en deux branches, dont l'une retourna dans le Frickthal et eut sa résidence à Farnsbourg ; l'autre s'établit au nouveau Thierstein, puis à Pfeffingen, qu'elle tenait en fief de l'évêché de Bâle, avec l'office de

comte du palais. C'est là que naquit Osvald I^r qu'on a vu à Morat, et à Nancy. Lui et son frère Wilhelm héritèrent, en 1454, de leur père Jean, la seigneurie de Pfeffingen, de plusieurs domaines, de droits sur le Landgraviat du Sisgau et aussi de ses dettes et de ses querelles avec Bâle et les Confédérés. Ces comtes étaient cependant combourgeois de Bâle, de Berne et de Soleure. Jean avait occupé de hautes fonctions dans l'Autriche antérieure et pris part à toutes les guerres de cette puissance. Il s'était endetté pour soutenir son rang au point d'être obligé d'engager son château de Thierstein à la ville de Soleure, qui y mit un bailli. Ce château fut pris et la seigneurie de Pfeffingen saccagée, en 1465, par Marquard de Stein, bailli de Montbéliard. Oswald et les Soleurois repoussèrent les agresseurs et allèrent ravager leur propre pays. Quand, au mois de décembre suivant, la paix fut conclue à Bâle, Soleure obtint une indemnité et les Thierstein furent oubliés. Ils en accusèrent les Bâlois et ils résolurent de s'en venger. A cet effet, ils mirent Pfeffingen en bon état de défense, y établirent une garnison, l'approvisionnèrent de bétail, de vivres et de munitions et commencèrent à inquiéter les Bâlois.

Oswald conçut le téméraire projet de surprendre et de piller une ville qui venait de sortir victorieuse de ses luttes avec l'Autriche et des puissances voisines. Son projet consistait à faire mettre le feu dans une auberge pendant les festins que célébraient les tribus bâloises, la nuit du nouvel-an 1466, et de s'emparer de la ville à l'aide de 200 mercenaires qu'il y avait déjà introduits. Ceux-ci devaient profiter du désordre de l'incendie pour se saisir de la porte d'Aesch, par laquelle le comte entrerait avec la garnison de Pfeffingen. Le complot avorta ; le valet qui devait incendier l'auberge fut supplicié et les mercenaires seulement bannis de la ville, en considération des cantons suisses auxquels ils appartenaient, — Wurstisen, — Bruckner, — Lutz et autres.

Cet insuccès honteux ne fit qu'irriter le comte Oswald. Comme ses terres s'avançaient fort près de Bâle, il y établit un péage onéreux et d'autant plus vexatoire qu'il était exercé par des gens armés. Les Bâlois portèrent plainte à la diète de Lucerne, accusant les comtes de Thierstein d'avoir converti leurs châteaux de Pfeffingen et d'Angenstein en repaires de brigands. Ils reprochèrent à Soleure de soutenir les comtes, et comme la diète faisait attendre sa décision, ils se firent eux-mêmes justice en se jetant, à l'improviste, sur les bureaux de péages dont ils incendièrent les bâtiments et emmenèrent les percepteurs et leurs gens.

Cette même année, les deux comtes s'engagèrent plus étroitement avec Soleure, promettant de laisser à cette ville leur seigneurie de Pfeffingen et leur château d'Angenstein, dans le cas où ils mourraient sans enfants.

Toutes ces affaires n'absorbaient pas l'activité d'Oswald, car, en 1467, il combattait devant Epinal avec un corps de Soleure, en faveur de Thiébaut, sire de Neuchâtel, et maréchal de Bourgogne, auquel le roi Louis XI avait donné cette ville lorraine, en 1463, tandis qu'il excitait secrètement les habitants de cette ville à refuser de reconnaître ce nouveau seigneur. Thiébaut ne put les soumettre et il dut abandonner ce siège.

Quoiqu'en pleine paix, Oswald entretenait des mercenaires, véritables brigands, dont il disposait pour enlever et rançonner les voyageurs, à l'effet de refaire ses finances épuisées. En 1469, il enleva un ambassadeur que l'Espagne envoyait en Angleterre ; il l'enferma à Pfeffingen et lui fit payer une forte rançon. Plus tard, ses gens arrêtèrent, à Benken, un des hommes de l'évêque de Bâle et ils le conduisaient à Pfeffingen, lorsque les habitants de Reinach se soulevèrent et le tirèrent de leurs mains. L'année suivante, un homme de Breitenbach fut moins heureux. Il fut conduit à Thierstein et rançonné. Il en avait été de même d'un noble de Neuenstein qui, enfermé à Pfeffingen, ne put obtenir sa liberté qu'en payant 800 florins. — Répert. des archives, lit. A, 143.

C'est ce chevalier pillard, ce mauvais voisin de Bâle, que cette ville raya de la liste de ses bourgeois, qui fut cependant un des héros de Morat et de Nancy. Lorsque l'Autriche, dans ses démêlées avec le duc de Bourgogne, fit une alliance anormale avec la Suisse, la noblesse ne déserta point sa bannière, mais elle combattit plutôt pour l'honneur de celle-ci qu'en faveur des Suisses avec lesquels ils étaient en guerre depuis des siècles.

Oswald était avec les cantons dans la campagne de Pontarlier. Il commandait les troupes de l'archiduc Sigismond à Héricourt. Il se trouvait au siège de Blâmont, ville appartenant à son ami Thiébaut de Neuchâtel. Comme les choses n'avançaient pas au gré des Confédérés, ceux-ci accusèrent Thierstein de connivence avec les assiégés et il dut se soustraire à leurs dangereux soupçons. Ces accusations ne furent pas partagées par chacun. Les Soleurois, qui avaient envoyé leur contingent à ce siège et un

très gros canon, témoignèrent peu après à Oswald toute leur satisfaction, et lorsqu'il vint dans leur ville, ils lui offrirent un grand festin qui coûta 50 schillings. — Hafner, 182.

On a vu Oswald arriver à Morat à la tête de toutes les troupes fournies par l'Autriche, 800 casques et 2000 piétons, dont il y avait 150 lances et 300 hommes tirés de ses propres domaines. Tous ses vassaux étaient tenus de l'accompagner à la guerre. Lorsqu'il chargea les Bourguignons avec ses hommes d'armes bardés de fer, l'infanterie suisse le suivait pourachever à coups de hallebarde ceux que renversaient les cavaliers.

C'est encore avec 2000 hommes, à Nancy, qu'Oswald contribua à la ruine du duc de Bourgogne, qui y perdit la vie. On a déjà observé qu'il combattrait plutôt pour l'honneur de l'Autriche et alors du duc de Lorraine, que pour celui des Confédérés, et il le prouva dès l'année suivante en suscitant des difficultés aux Bâlois et même aux Soleurois, ses concitoyens.

Engagé dans une intrigue avec le comte de Sargans, en 1482, il fut mis au ban de l'empire, mais ce ne fut pas pour longtemps. Ecarté cependant des conseils de l'Autriche, il disait que les conseillers de cette puissance étaient de petits volereaux élevés au pouvoir par leurs flatteries, et qu'il fallait les éviter comme des serpents.

En 1499, durant la guerre de Souabe entre l'Autriche et la Suisse, Oswald et son frère Wilhelm promirent de rester neutres et de garder eux-mêmes leurs châteaux. Mais ce dernier, en entendant le bruit des armes, ne put résister à la tentation de combattre avec les Autrichiens. Il fut tué au Bruderholz, en vue même de Pfeffingen.

Oswald tint une conduite équivoque. Il voyait de ses fenêtres l'armée autrichienne campée devant Dornach et il put juger de toutes les péripéties du combat. Après la défaite des Autrichiens, les Suisses se portèrent devant Pfeffingen, le 23 juillet, et sommèrent Oswald de leur livrer la place. Sur son refus, on commença le siège, mais la division se mit parmi les Confédérés et Pfeffingen échappa à sa ruine.

Le comte de Thierstein avait épousé Ottilie de Nassau et il mourut le 9 juillet 1506, en laissant à ses fils, Oswald II et Henri, une succession obérée de dettes, surtout envers Bâle et Soleure. Vainement, les jeunes comtes essayèrent de prendre des arrangements pour payer leurs dettes. L'évêque de Bâle, qui craignait de voir passer les fiefs qu'ils tenaient de son Eglise dans les mains des Bâlois et des Soleurois, fit plusieurs traités pour s'en assurer le retour, en payant les dettes des Thierstein, dont le dernier, Henri,

mourut le 30 novembre 1519, sans laisser d'enfant. Avec lui s'éteignit cette race de hauts barons dont le nom se trouve mêlé à toutes les pages de l'histoire suisse. Leurs domaines furent démembrés ; Soleure et Bâle en eurent une grosse part ; plus d'un monastère en avait déjà tiré la sienne et l'évêque de Bâle ne conserva qu'avec peine la seigneurerie de Pfeffingen avec Angenstein.

La fin des Thierstein offre des pages curieuses sur la ruine graduelle de la noblesse par suite de la chute de la féodalité. C'est en vain que les comtes faisaient encore des vaillances sur les champs de bataille ; leur vie glorieuse et aventureuse ne rétablissait pas leurs finances, mais les entraînait de plus en plus dans les dettes. Leurs domaines, mis en gage, restaient l'un après l'autre entre les mains des bourgeois des villes, dont l'émancipation avait progressé dans la même proportion que déclinait la féodalité.

Nous avons écrit de longs chapitres sur les comtes de Thierstein, en décrivant leurs châteaux, et c'est dans ce recueil, bourré de citations, d'actes et d'auteurs, que nous avons puisé ce récit.

A. QUIQUEREZ.

